

Lecture et écriture de l'amitié dans la correspondance Romain Rolland - Gaston Thiesson

Roland Roudil

M*on cher et affectueux ami, j'avais votre bonne lettre avec moi, hier, en venant vous voir mais je ne vous en ai pas parlé, parce que c'est difficile ; et puis, l'on n'a pas besoin de parler pour se comprendre. Merci de tout mon cœur¹.*

Comment Romain Rolland, homme pour le moins retenu dans l'expression de ses sentiments, peut-il répondre à son ami Thiesson qui écrivait dans sa lettre précédente : « Je suis heureux et je vous aime » avant d'ajouter : « Aucun mot ne peut contenir ce que mon cœur vous donne » ? L'allusion à une lettre dont on ne dit rien, mais qu'on garde sur soi est une des stratégies qu'adopte ici l'ami réservé pour éviter l'aveu démonstratif qu'appelait la confidence du peintre : « Je vous aime moi aussi ». Romain Rolland préfère signifier autrement sa reconnaissance, sans créer de gêne pour la pudeur des sentiments : cette « bonne lettre » de Gaston Thiesson – serrée (peut-être) dans la poche intérieure de sa veste – l'écrivain préfère la transformer en une lettre fétiche qui donne moins à voir de l'amitié que ce qu'elle en laisse entendre. Le geste parle ici plus éloquemment de l'amour que les mots eux-mêmes. Inscrivant l'écriture de soi dans un acte de communication qui enrichit la relation humaine, la réponse par la négative – ne rien pouvoir dire « parce que c'est difficile »... – devient affirmation privilégiée de l'intime, à un moment donné d'une histoire d'amis, comme un arrêt sur image de leur amitié.

Dans une lettre antérieure du 2 novembre 1915, Rolland avait d'ailleurs exprimé sans ambages son affection amicale. Le silence qu'il oppose maintenant à la déclaration de Thiesson, – « l'on n'a pas besoin de parler pour se comprendre » – met donc une sorte de point final à ce qui fut déjà dit et sur lequel, juge-t-il, point n'est besoin de revenir. Si ces lignes expriment beaucoup de l'amitié – puisque l'épistolier choisit de la taire – la lettre, ci-dessous reproduite, du 2 novembre, parce qu'elle en constitue la séquence parlée, n'en traduit pas moins sa force agissante. Se laissant aller à

la confidence directe et vraie, Romain Rolland évoque son passé, sa solitude d'idéaliste déçu par les hommes. Bel exemple de rhétorique personnelle au service d'une reconnaissance mutuelle : le passé simple utilisé par endroit confère à la lettre sa dimension de journal intime en coupant l'énoncé de sa situation d'énonciation. La confidence prend la forme du récit autobiographique et la lettre devient page de Journal, voire de Mémoires. L'épistolier s'adresse plus à lui-même qu'à son destinataire et rend celui-ci complice de cette effusion de l'intime sur la feuille blanche.

* * *

Miser sur le dévouement du peintre, voilà pour Romain Rolland un moyen d'exprimer clairement sa reconnaissance à l'égard de celui qui se propose de recueillir des témoignages ou de publier dans la presse des articles pour le défendre contre les accusations de défaitisme dont il est victime à cette époque. Accepter que l'entreprise de Thiesson soit une affaire commune est déjà l'expression de l'amitié partagée. Faites ce que je vous dis sans dire que je vous le dis – phrase fréquente dans sa correspondance avec le peintre – telle est la traduction de cette complicité (la lettre à Guillebeaux) qui ne peut que réjouir, comme le nomme Romain Rolland lui-même, le « généreux » Thiesson, protagoniste officiel d'une action militante qui va s'étendre à d'autres amis sur la base solide de la mise en relation de connaissances communes (Jouve, Mesnil, Pioch, Bloch). En tenant à son encontre le rôle du père, l'écrivain donne à sa relation avec le peintre une dimension rassurante, paternelle, paternaliste même, où ses conseils d'ami – l'énonciation ici de « règles générales » – inscrivent la relation épistolaire dans un rapport hiérarchique qui lui est favorable. Mais celui qu'à son tour établit le peintre entre eux deux, en se mettant volontairement au service de son mentor, ne lui est pas moins désavantageux : un peu à la manière d'un attaché de presse, Thiesson prend en main la destinée et l'image de cet homme « au-dessus de la mêlée » qui, de surcroît, l'emmène avec lui sur les hau-

1. Lettre de Romain Rolland à Gaston Thiesson du 5 novembre 1915.

teurs. Ainsi, les dons étant partagés, la relation s'équilibre-t-elle. Même complicité dans cette phrase : « ... je voudrais bien savoir aussi ce qu'a pu vous confier Guilbeaux... », qui dans le cadre d'un bavardage à propos d'autrui, attribue le beau rôle (et entre parenthèses...) à celui qu'on interpelle pour obtenir un renseignement. Tel est le sens propre et multiple de la correspondance : dans cette affaire de témoignages, les deux hommes sont sur la même longueur d'ondes et se correspondent, pourrait-on dire, tout autant qu'ils se mettent en position de recevoir de l'autre une réponse, puisque, nous dit l'étymologie (*cum respondere*, répondre par retour), on n'écrit une lettre que pour en attendre une de son correspondant.

Les lettres ne sont pas là seulement pour combler une absence : les deux hommes ne s'écrivent jamais autant que lorsqu'ils habitent à quelques kilomètres l'un de l'autre, sur les bords du lac Léman, comme c'est le cas jusqu'au début du mois de novembre 1915. Ils poursuivent par lettres les conversations entamées de vive voix la veille ou dans la journée, ou interrompent leur rédaction, comme ici, suite à une conversation téléphonique. Thiesson est un proche pour Rolland et d'autant plus qu'il est géographiquement proche; les paragraphes, écrits à des moments distincts de la journée, font songer encore une fois à des pages détachées d'un journal intime. C'est ainsi que peut être perçue en effet cette lettre du 2 novembre 1915 qui comprend des copies de lettres, procédé caractéristique du *Journal des Années de guerre* dont les citations d'articles de presse, les reproductions de missives ou la restitution d'entretiens fournissent la grande partie.

Mais l'amitié, pas plus que l'amour, ne saurait se contenter de l'approbation perpétuelle et sans conditions à ce qui provient de son objet. Le sentiment, qui a besoin de mûrir en se définissant par des mots, se nourrit de l'expression d'une différence dont profite l'autre en retour. Mais comment alors exprimer son point de vue, s'il n'est pas celui du destinataire, sans en venir au dissentiment ? Exprimer son désaccord tout en restant sur le même plan ? *Ne pas être d'accord* tout en étant *en accord* ? Il est des correspondants avec lesquels il est inutile d'entrer dans le débat. Comme avec Sofia Bertolini ou Alphonse de Châteaubriant, la discussion sur le plan de l'idéologie devient, pour le maintien ou l'évolution de la relation, rédhitoire, ce qui amorce, tout en le justifiant, le non-dit². Parfois au contraire Rolland se sent prêt à affronter son correspondant sur le plan des idées sans qu'à ses yeux l'amitié ait à pâtir de la franchise des propos.

* * *

La lettre suivante du 11 décembre 1915 – qui semble constituer une réponse à une conversation téléphonique, en tous cas à un débat de vive voix ne laissant

aucune trace écrite, permet de saisir sur le vif la mise en oeuvre de cette expression de la différence, bien éloignée des déclarations adoucies, voire dulcifiantes, de la lettre du 2 novembre. Le « vous êtes d'attaque » initial, qui renvoie à une posture énergique du peintre, introduit tout naturellement la réponse directe et sans détours du locuteur. Les premières lignes de la lettre sonnent la charge et annoncent très bien que l'épistolier va venir aisément à bout des considérations abstraites de Thiesson. Rolland est dans son élément, ce qui n'est pas le cas du peintre : « Soyez ce que vous êtes, lui écrit-il. C'est pour cela que je vous aime ». Le peintre à ses yeux sort du rôle qu'en venant le rejoindre en Suisse il s'est choisi, celui de l'homme d'action qui a tout à perdre à émettre des points de vue sur « “ la vérité... l'amour,... l'art... etc.” tous les absolus. ». L'agacement pointe dans ces lignes où les nombreuses phrases négatives marquent un désaccord de fond, tout autant que les allusions aux « jugements entiers » de Thiesson et à ses « fougueuses apostrophes ».

Ce ton batailleur peut sembler curieux de la part d'un homme dont l'empathie avec ses correspondants est très souvent profonde. Mais telle est la nature complexe de son amitié pour les hommes : oscillant entre le dit et le non-dit, l'adhésion de coeur et la désapprobation intellectuelle, cette amitié s'écrit et se lit en fonction du lieu et du moment de l'énonciation. Dans le cas présent, Rolland se rapproche affectivement de Pierre Jean Jouve, son nouvel ami et futur hagiographe à qui, écrit-il à Thiesson au terme d'une missive relativement brève, il répondra « longuement » à sa « longue lettre ». Du coup, dans la réponse du peintre, l'habituel « je vous embrasse affectueusement » fera place au « affectueusement à vous », plus distant, formule finale reprise de son correspondant par laquelle Romain Rolland achève le plus souvent les lettres qu'il lui destine. Le renvoi par l'émetteur d'une formule empruntée au destinataire compromet le fil tenu de l'expression affective et fragilise la réciprocité de l'échange. Au rebours de la lettre du 2 novembre, celle du 11 décembre permet de saisir un brusque repli de l'amitié mais toujours dans le cadre de l'intimité épistolaire. Il n'est pas dit que le désir du peintre se soit trouvé rassuré par les sinuosités affectives de son correspondant.

Quatre années plus tard néanmoins, Romain Rolland rend un hommage ému à cet homme « d'une sincérité absolue, d'une pureté de cristal ». Le lundi 2 février 1919, il écrit dans son *Journal* : « Mort de mon cher Gaston Thiesson, – le meilleur peut-être de mes amis, – à coup sûr le plus bon. Un cœur d'or, pur et fidèle. Avec lui, c'est encore un peu ma mère qui meurt. Car il la connaissait, et elle l'aimait. »

Roland Roudil est docteur es Lettres Modernes.

2. Voir B. Duchatelet, « Le non-dit dans la correspondance et le journal de Romain Rolland » dans *Les écritures de l'intime : la correspondance et le journal*, Actes du colloque de Brest 23-24-25 octobre 1997, textes rassemblés et présentés par Pierre-Jean Dufief, p.205-212.

Deux lettres de Romain Rolland à Gaston Thiesson

Mardi 2 novembre 1915

Mon bien cher ami

Vous voici donc parti de ce petit port Courbet, que nous avons découvert ensemble¹. J'ai peine à croire que nous restions éloignés longtemps. Vous avez pris une grande place dans mon cœur. Pour vous dire la vérité, votre pensée, la pensée que vous vivez est des très rares qui m'aident à vivre. J'ai toujours eu et gardé, à travers toutes les épreuves, une foi indestructible et passionnée en ce que je nommerai le bon Dieu, ou le divin, l'idéal que nous portons en nous : beauté, vérité, bonté, vie éternelle, infini de la vie... Mais l'homme constamment m'a déçu. Je n'en suis plus pourtant à mes illusions d'enfance, – déjà rudement ébranlées –... Comme je croyais en lui, alors ! Comme j'étais dupe de ses grands mots ! – Ma jeunesse a été une suite de glaçantes découvertes, dont je ne montrais pas le saisissement, car la nécessité m'avait appris à me cuirasser de bonne heure pour ne pas livrer à la malignité qui nous guette, le fond de mon cœur. – Puis je repris l'équilibre, et Rome m'y aida. Je m'habituai à voir les hommes comme ils sont et à les aimer, sans leur faire aucune concession pour tout ce qui touche au saint des saints, à l'idéal caché, rêvé, mais mille fois plus vivant que les millions de pâles humains. – J'ai appris, depuis longtemps, à ne m'étonner de rien – Et pourtant, il y a des heures où la médiocrité environnante dépasse encore ce qu'on attendait d'elle ; c'est comme ces jours d'octobre, où le monde est éteint sous une cendre de brumes et de nuées grises, opaques et humides. Dans ces journées crépusculaires, on allume sa lampe et on se serre au coin du feu, en attendant que la bise, sortie du fond du cœur, fasse une trouée dans l'air aveugle et dégage le ciel bleu. Mon feu, ce sont des affections comme la vôtre, mon cher vieux. Elle me fait du bien. Je m'y réchauffe. J'ai besoin de penser à vous, pour continuer d'aimer les hommes. A vous, et (je vous dis tout) à une amie, qui est aujourd'hui bien loin, de l'autre côté de l'Atlantique, mais que vous avez entrevue, certain jour qu'on jouait à la salle Gaveau une symphonie de Strauss².

Voici que votre appel au téléphone interrompt ces confidences et m'apprend que vous prolongez votre séjour à la Tour, en attendant Jouve. Bravo ! c'eût été fâcheux que la lettre de Jouve fût arrivée un jour plus tard. – Aussitôt que Jouve sera venu, avertissez-moi de vos projets à tous deux. Je tâcherai de prendre un jour soit pour vous retrouver où vous êtes, soit pour convenir d'un lieu de rencontre³.

Votre lettre à Guilbeaux est très bien⁴. J'approuve aussi votre projet de réunir les principaux témoignages, et votre introduction. Peut-être vaudrait-il mieux seulement changer la 2^e partie de la 1^e phrase :

« Nous avons réuni ces témoignages d'intellectuels du front et de l'arrière, pour prouver que R.-R. n'est pas un isolé, que ses vœux, ses angoisses, ses espoirs sont les nôtres » (ou quelque chose de ce genre). – Règle générale : éviter, autant que possible, dans une défense, de reprendre les termes de l'attaque (« que ses paroles, au lieu d'être déprimantes... ») La mauvaise foi des adversaires s'en fait une arme nouvelle, et le public indifférent, qui souvent les ignorait, apprend à les connaître.

Je vais écrire à Mesnil⁵.

Ce Pioch⁶ retourne à sa vieille nature. Il doit me trouver moins défendable, depuis que je n'ai pas répondu à l'envoi de son poème sur Jaurès par des cris d'extase. – Quant à l'oison, il y a là un mystère pour moi. Je ne suis pas dupe des mauvaises raisons qu'on donne pour ne pas lui répondre, alors qu'on est si dur pour Masson, Massis⁷, etc. qui sont plus honorables. Cet homme, pour être intangible, doit être un manitou de quelque franc-maçonnerie, comme ses maîtres et copains, Buisson, Bérenger⁸, et tutti quanti. Cette sale institution s'alimente surtout de radicaux-socialistes, idéologues de l'Assiette au Beurre. – Mais attendons son nouvel œuf et celui de cette vieille oie de Séailles dans le bonnet d'Alme-reyda⁹...

Oui, je n'aurais pas dû pondre, moi aussi, dans le même bonnet. Mais j'étais trop peu au courant de ce monde des anarchistes bons à tout faire. Et Pioch, qui les connaît, n'a guère le droit de me semoncer. Ce que Guilbeaux m'a appris des antécédents de Fabre¹⁰, etc. m'a horrifié. – Comment opérer en un coup de balai qui nettoie l'écurie des politiciens ? Le balai est plus foireux que la Foire elle-même.

(Et je voudrais bien savoir aussi ce qu'a pu vous confier Guilbeaux...)

Bah ! il faut prendre son parti bravement de tous ces petits désagréments. C'est le fumier de la terre. La beauté, l'héroïsme n'en poussent que mieux, desus. Comme dit Labiche, « faut de l'engrais¹¹. »

Affectueusement à vous

Romain Rolland

Je vais chercher le papier que vous demandez.

J'ai relu la lettre de Jean-Richard¹². Point de doute. Il s'aveugle volontairement. Quand « le vieil homme » reparaît, il hurle au fond de lui. Alors, il lui tape sur la tête et le renforce dans sa boîte. – Je comprends cette nécessité vitale. Mais il ne faut pas qu'il me demande d'admirer la pensée de « l'homme nouveau ». Quand il me dit que la France (la France armée) est sans haine, car « l'homme d'affaires puissant n'a pas de haine pour le concurrent moins fort qu'il s'apprête à ruiner », – j'ose dire que je reste insensible à de tels raisonnements, et que si cette ignoble boucherie n'a pour objet que la ruine d'un concurrent en affaires, je me fous de l'issue.

Combien j'aime mieux la nouvelle lettre que je viens de recevoir de mon petit ami japonais, Narusé¹³ !

« Je suis un Japonais. Mais qu'est-ce que cela fait ! Je suis né pour devenir un Homme. J'ai pitié des Européens qui sont fiers d'être Européens. Au fond tout le monde est le même, seulement, il y a un

peu de "handicap" de civilisation qui aide à devenir homme. Mais on ne peut pas être fier de la civilisation. Un tel orgueil est le plus vide. Nous devons être fiers de nous-mêmes. »

1. Dès leur arrivée en Suisse, Gaston Thiesson et sa femme s'étaient installés près de Vevey sur les bords du Lac Léman.
2. Allusion à Helena van Brugh de Kay, jeune actrice américaine dont R. Rolland était amoureux. Voir B. Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Albin Michel, 2002, p. 165-6.
3. Pierre Jean Jouve arrivera trois jours plus tard à la Tour de Peilz avec sa femme, son fils et Mme Charpentier, la mère d'Andrée Jouve. Romain Rolland leur rendra visite guère après (JAG, p.569).
4. R. Rolland avait conseillé à G. Thiesson de mettre en garde par courrier Henri Guilbeaux, directeur de la revue *Demain*, contre les risques qu'il encourait par ses imprudences. La lettre du peintre est reproduite dans le Journal (JAG, p. 568).
5. Jacques MESNIL, critique d'art et journaliste. L'un des soutiens de R. Rolland aux côtés de G. Thiesson durant la guerre.
6. Georges PIOCH (1873-1953), journaliste et homme de lettres, était devenu en août 1914 rédacteur en chef des *Hommes du Jour*. Il s'était engagé à y publier les témoignages recueillis par Mesnil et Thiesson.
7. Frédéric MASSON, Henri MASSIS : hommes de lettres ayant produit des articles violents dans la presse contre R. Rolland.
8. Henry BÉRENGER (1867-1952), fondateur du journal *L'Action*, « le plus vil de mes adversaires », disait de lui Romain Rolland (JAG, p. 100).

- Ferdinand BUISSON (1841-1932), homme politique célèbre pour son combat pour un enseignement gratuit et laïque.
9. *L'Assiette au Beurre*, journal illustré ouvert aux dessinateurs anarchistes, parut de 1901 à 1912. H. Guilbeaux y avait collaboré. Miguel ALMEREYDA, pseudonyme de Jean-Baptiste Vigo (1883-1917) militant anarchiste père du cinéaste Jean Vigo, participa à la création du journal satirique *Le Bonnet Rouge*. « Je n'aurais pas dû pondre, moi aussi, dans le même bonnet » est une allusion à la lettre de Romain Rolland que J.-M. Renaitour avait fait paraître dans *Le Bonnet Rouge* le 10 octobre 1915.
10. Henri FABRE (1876-1969), administrateur des *Hommes du Jour*, fonda en 1916 *Le Journal du Peuple*.
11. Rappel de la réplique de Colladan dans la *Cagnotte*, de Labiche : « Bonne chose les naviaux [= les navets] !... mais faut de l'en-grais ! » (II,3).
12. Cette lettre du 27 octobre est reproduite dans C 15, p. 320-4 et JAG, p. 565-567 avec cette citation : « l'homme d'affaires puissant n'a pas de haine pour le concurrent moins fort qu'il s'apprête à ruiner. »
13. La lettre est reproduite dans JAG, p. 569. Seichi NARUSÉ (1892-1936), traducteur de *Vie de Tolstoy*, rencontrera Rolland en 1918.

Samedi 11 décembre 1915

Mon cher ami

Vous êtes d'attaque. " La vérité... l'amour... l'art... etc. " tous les absolus. – C'est très bien pour l'homme qui crée et pour celui qui agit. Sa sève le gonfle, il faut que sa force parle. – Mais il n'exprime rien que lui-même. (C'est assez s'il est grand).

Autre chose est le devoir de l'homme qui veut comprendre et vivre les autres. On ne le peut qu'en se dévêtant de ses propres passions, de sa propre certitude et de tous ses absolus. – Je ne vous le conseille pas. Soyez ce que vous êtes. C'est pour cela que je vous aime. Mais songez que la moitié de ma nature, depuis que je suis enfant, est de vivre intellectuellement et moralement hors de moi, et que si passionnément que j'y rentre à des moments de crise (comme la crise actuelle) je suis toujours prêt à en émigrer dans d'autres êtres.

C'est pourquoi je ne puis vous suivre dans vos jugements entiers sur les hommes et sur les choses. La plus grande canaille – disons, si vous voulez, Loyson¹ – aura toujours pour moi des coins d'humanité fraternelle. Et sur "l'homme vrai" qu'était Péguy, j'aurais trop de réserves à faire, pour répondre à vos fougueuses apostrophes. Il faut relire

Pascal : " l'homme n'est ni ange ni bête²... " ou plutôt, il est tous les deux, et les échelons intermédiaires.

Je vous répondrai seulement, sur la question de forme, – que Péguy n'avait pas besoin de " vouloir retrouver la phrase du XVII^e siècle ". Il ne connaissait guère, il ne voulait rien lire que ses classiques du XVII^e siècle. Je crois bien qu'il n'a jamais voulu ouvrir un volume étranger – au moins depuis sa sortie de l'Ecole (Et on n'en lit guère à l'Ecole).

Non, je n'ai pas été " l'ami " de Péguy, et il est probable que s'il avait vécu, nous aurions été ennemis (ou plutôt, il eût été le mien) – Pour la courte durée de notre vie ensemble, nous avons été loyalement alliés, dans un combat commun pour la liberté de l'esprit, – avec des esprits et des caractères entièrement opposés. – Mais je crois bien le connaître. Il m'a beaucoup confié, surtout dans ses dernières années, où il n'avait plus un ami (à part le jeune professeur catholique, Lotte, qui a été tué dans la guerre, comme lui, et qui avait été pour beaucoup dans son retour à la foi³.)

Merci à Jouve⁴ pour sa longue lettre. J'y répondrai longuement

Affectueusement à vous.

Romain Rolland

a. Les déterminants sont soulignés.

1. Paul-Hyacinthe LOYSON (1873-1921) était l'auteur d'articles polémiques sur l'attitude de Romain Rolland pendant la guerre. A la différence de ses autres détracteurs, Loyson était « républicain ».
2. Blaise Pascal, *Pensées*, 358 : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » Charles Péguy publia entre autres aux *Cahiers de la Quinzaine* dont il était le fondateur, *Vie de Beethoven* (1903) et *Jean-Christophe*

(1904-1912).

3. Joseph LOTTE (1875-1914) recueillait, lors de ses rencontres avec Péguy, des confidences qui, sous formes d'entretiens, permettaient d'approfondir la connaissance d'un Péguy intime.

4. Les Jouve s'étaient installés dans un chalet à Montana, non loin de celui des Thiesson. Le peintre rejoindra Genève en janvier 1916 avant un voyage en Suisse et un retour en France au mois de mars. Les Jouve resteront en Suisse durant toute la guerre.